

LE QUOTIDIEN DE L'ART

JEUDI 14 AVRIL 2016 NUMÉRO 1044

PHOTOGRAPHIE

SEBASTIAO SALGADO,
BRUNO BARBEY
ET JEAN GAUMY
ÉLUS À L'ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS
P.2



ENTRETIEN
AVEC DANIEL TEMPLON
QUI FÊTE LES 50 ANS
DE SA GALERIE
ANNIVERSAIRE ▶ page 05

L'INDE VUE ET REVUE
PAR LES ANGLAIS
À DROUOT
VENTES PUBLIQUES ▶ page 08



JANIS AVOTINŠ
LAURÉAT DU PRIX
JEAN-FRANÇOIS PRAT
ART CONTEMPORAIN ▶ page 02



ELMGREEN & DRAGSET
COMMISSAIRES DE LA
BIENNALE D'ISTANBUL
2017 ▶ page 03

DANIEL TEMPLON, galeriste

« Il n'y a pas de vérité en art, pas de progrès ni de tendance dominante »

La galerie Daniel Templon (Paris, Bruxelles) souffle ses cinquante bougies avec la publication d'un livre de l'historienne d'art Julie Verlaine, *Daniel Templon profession galeriste* aux éditions Flammarion. Le galeriste revient sur son parcours au long cours et sa vision de l'art. *Propos recueillis par Roxana Azimi*



Daniel Templon,
galeriste, dans
sa galerie à Paris.
© Sandrine Roudéix.

Roxana Azimi : Vous aviez déjà fêté vos quarante ans avec un volumineux ouvrage. Pourquoi avez-vous choisi de publier pour votre jubilé deux livres, dont l'un signé par Julie Verlaine ?

Daniel Templon : J'ai refait un livre qui rajoute 250 pages au précédent avec dix ans d'expositions et qui sortira en octobre. Le livre de Julie Verlaine a, lui, été commandé par Flammarion. Chacun des onze chapitres raconte mon histoire et l'évolution de l'art contemporain. Le tout est ponctué d'entretiens où je donne ma vision de l'art, de la politique, de l'économie, au risque de ne pas me faire que des amis. La plupart des livres sur les marchands

d'art sont à l'eau de rose. Là, ce n'est pas une hagiographie, mais ça montre mon côté découvreur de l'art conceptuel et minimal.

Yvon Lambert était aussi sur ce terrain au même moment.

Yvon avait une vision étroite de l'art. Pendant des décennies, il a dit à qui voulait l'entendre que la peinture était morte. Il a fait un excellent travail, mais il a moins d'ouverture d'esprit que moi. Ma galerie reflète l'art contemporain sous toutes ses formes, et pas des petites idées, petites installations, petits bricolages.

Vous parlez de découvertes, mais vous étiez dans le sillage du galeriste new-yorkais Leo Castelli qui avait lancé ces artistes.

Oui, mais j'ai fait venir ces artistes à Paris. À ce moment-là, les gens n'avaient pas compris qu'on avait changé d'époque, que l'art était majoritairement américain. En allant à la Documenta de Cassel en 1968, j'ai découvert la réalité de l'art. Je m'étais dit : « voilà les grands artistes de l'époque », les Warhol, Lichtenstein, Rauschenberg. J'ai voulu les exposer.

Ileana Sonnabend les avait déjà exposés à Paris.

Pas tous, elle avait montré principalement Warhol. Une fois qu'elle a

LA PLUPART DES
LIVRES SUR LES
MARCHANDS
D'ART SONT
À L'EAU DE
ROSE. LÀ, CE
N'EST PAS UNE
HAGIOGRAPHIE,
MAIS ÇA
MONTRE
MON CÔTÉ
DÉCOUVREUR
DE L'ART
CONCEPTUEL ET
MINIMAL

/...

DANIEL TEMPLON,
galeriste

SUITE DE LA PAGE 05 quitté Paris, j'ai prolongé la relation entre l'Amérique et la France avec Castelli qui touchait 10 % sur les ventes. Je n'étais pas une vitrine de Castelli, j'étais en relation directe avec les artistes, j'allais choisir les œuvres à New York.

Pourquoi ces artistes ont-ils voulu montrer à Paris alors qu'on disait que le marché avait basculé outre-Atlantique ?

Pour eux, c'était une façon d'entériner leur place dans l'Histoire. Ils exposaient dans le pays de la peinture et montraient par la même occasion qu'ils avaient supplanté la France. Je n'ai pas vendu la plupart de ces artistes ici, mais en Allemagne, en Italie, en Suisse. Les Français n'ont rien compris. J'ai montré les *Dollars signs*, je n'en ai vendu qu'un à Emery Langlois-Meurinne douze jours après la mort de Warhol. J'ai montré une de ses *Flowers* de onze mètres qui valait 250 000 dollars. Personne n'en voulait. Il y a quatre ou cinq ans, le marchand suisse Bruno Bischofberger a montré un tableau à la Foire de Bâle et il en demandait 50 millions de dollars. Tout le monde a dit que c'était fou, mais aujourd'hui ça semble normal.

Quid de la scène française ?

J'ai montré Jean Le Gac, Christian Boltanski, les Poirier, Olivier Debré, César, Arman...

Une programmation éclectique. Comment faîtes-vous le grand écart entre le minimalisme et le reste ?

Je refuse le dogmatisme. Il n'y a pas de vérité en art, pas de ligne directrice, pas de progrès ni de tendance dominante. Dans l'entretien qu'avait donné Christian Boltanski à Catherine Grenier, il avait bien dit que les sujets sont les mêmes depuis que l'art existe : la mort, le sexe, la nature... Une galerie doit choisir les meilleurs artistes, quelle que soit la

tendance. Leo Castelli montrait à la fois les pop et les minimalistes. Quand on regarde les galeries dominantes sur le marché comme Pace, Gagosian ou Zwirner, il n'y a aucune ligne.

Pourquoi n'avez-vous pas poursuivi le travail sur les Nouveaux Réalistes alors que vous les aviez exposés ?

Les artistes, ça va, ça vient. Ils veulent parfois changer de galerie. Pierre Nahon est passé, leur a proposé pas mal d'argent. Keith Haring et Basquiat sont morts.

Pourquoi ne pas les avoir montrés après leur mort ?

Ce n'était pas récupérable, il y avait des galeries puissantes qui ont pris les successions. J'ai continué mes découvertes en Chine, en Inde où il se passe des choses de premier ordre.

Vous aviez l'intention de lancer une fondation dans le sud de la France. Pourquoi ce projet n'a-t-il pas fonctionné ?

J'avais d'abord l'idée de construire un vrai musée à Sophia Antipolis, j'avais obtenu des financements privés et publics, notamment de Vuitton, du Crédit national et de Bouygues. En 1988, la dynamique des musées privés n'existait pas encore en France. On a ensuite dû déporter l'idée à Fréjus, on a modifié le projet pour qu'il s'adapte au site de la Villa Aurélienne, mais le site s'est révélé inconstructible. J'y ai fait un musée temporaire pendant trois ans. Après la crise est arrivée. Il fallait trop d'énergie et de temps dans un contexte économique défavorable.

**POUR LES
ARTISTES
AMÉRICAINS,
EXPOSER À
PARIS, C'ÉTAIT
ENTÉRINER LEUR
PLACE DANS
L'HISTOIRE**

DANIEL TEMPLON,
galeriste

SUITE DE LA PAGE 06

La crise a aussi eu raison de la galerie avenue Marceau ?

En 1990, les gens se plaignaient que la galerie était loin et difficile d'accès. Il n'y avait pas encore l'activité qu'on connaît dans le quartier. Il fallait se rapprocher des collectionneurs. Pendant deux ans, j'ai eu plus de visiteurs avenue Marceau au premier étage que dans mon espace rue Beaubourg. L'avenue Marceau, c'était l'équivalent de la 57^e rue à New York. Lorsque la crise s'est accentuée, j'ai dû fermer.

N'êtes-vous pas

tenté d'avoir une deuxième antenne dans le Triangle d'or où se trouvent désormais Gagosian, Tornabuoni et bientôt Kamel Mennour ?

Non, car depuis deux trois ans, 60 % de mes ventes se font sur les foires. Avoir plusieurs antennes, c'est bien pour l'image, mais ce n'est pas sûr que ce soit commercialement intéressant.

Vous avez pourtant ouvert à Bruxelles.

Oui, mais là-bas je touche le public belge avec six expositions par an. C'est désormais une galerie qui tourne toute seule.

Est-il plus difficile d'être galeriste aujourd'hui ou voilà cinquante ans ?

C'est difficile aujourd'hui de voir clair dans la masse des artistes. Il y a cinquante ans, il y avait cent lieux dans le monde, maintenant 2 000, 3 000 ? Mais le nombre de bons artistes n'a pas augmenté pour autant. Il faut remplir ces lieux avec le tout-venant, avec des petites choses. Les bons artistes sont noyés sous du bricolage, du pseudo-conceptuel.

Pourquoi vous qui défendez l'art conceptuel êtes-vous si injuste avec le néoconceptuel ?

Conceptuel, c'est un mot facile pour justifier n'importe quel bricolage. La France n'est jamais sortie du post-duchampisme, c'est sa faiblesse. Pour moi, l'art ce n'est pas de la sociologie.

Ne vous êtes-vous pas embourgeoisé ?

Je ne cherche pas à faire jeune pour faire jeune. Oda Jaune avait 24 ans quand elle a exposé chez moi, Chiharu Shiota en avait 35.

Comment voyez-vous l'avenir de votre galerie ?

Tous les grands marchands sont morts après 90 ans : Sidney Janis, Pierre Matisse, Leo Castelli, Ileana Sonnabend, Denise René... Je vais continuer. Mon fils Mathieu dirige depuis six mois la galerie de Bruxelles.

Vous avez participé à la création de la revue *Art Press*. Comment expliquez-vous la faible portée de la critique d'art ?

C'est lié à la paupérisation de ce métier. La presse ne donne pas beaucoup de place aux critiques, il n'y a pas de gratification ni de reconnaissance intellectuelle ou financière. Les critiques pensaient dans les années 1970 qu'ils avaient un rôle à jouer dans la valorisation d'une œuvre. Aujourd'hui, un article ne fait pas vendre, mais ça crée un climat favorable.

GALERIE DANIEL TEMPLON, 30, rue Beaubourg, 75003 Paris, tél. 01 42 72 14 10,

www.danieltemplon.com



Façade du musée temporaire, Fondation Daniel Templon, Fréjus, été 1989. Au premier plan, Carl Andre, à l'arrière-plan, Bryan Hunt. © André Morain



Daniel Templon dans son bureau, 30 rue Beaubourg, 1974. © André Morain